



SIGMUND FREUD

Pour concevoir les aphasies

Une étude critique

Postface de Wolfgang Leuschner

Traduit de l'allemand, présenté
et annoté par Fernand Cambon

des sources **Epel**

POUR CONCEVOIR LES APHASIES

Une étude critique

© EPEL, 2010
110, boulevard Raspail, 75006 Paris
epel.paris@wanadoo.fr
www.epel-edition.com

Diffusion ToThèmes
3, allée des Genêts
91220 Le Plessis-Paté
01 60 84 78 01 – 06 15 61 70 24
thierrydpdp@aol.com

Distribution SODIS
PARIS, FRANCE

ISBN : 978-2-35427-014-3

Dépôt légal mai 2010

Sigmund Freud

POUR CONCEVOIR LES APHASIES
UNE ÉTUDE CRITIQUE

Traduit de l'allemand, présenté et annoté par
Fernand Cambon

Avertissement éditorial de Paul Vogel

Postface de Wolfgang Leuschner

EPEL

ZUR AUFFASSUNG
DER
APHASIEN.

EINE KRITISCHE STUDIE

VON

DR. SIGM. FREUD

PRIVATDOCENT FÜR NEUROPATHOLOGIE AN DER UNIVERSITÄT WIEN.

MIT 10 HOLZSCHNITTEN IM TEXTE.

LEIPZIG UND WIEN.
FRANZ DEUTICKE.
1891.

Couverture de l'édition originale de 1891.

Présentation

Étant entendu que tout le *corpus* freudien devient libre de droits à partir de janvier 2010, j'avais au moins deux raisons de proposer aux éditions Épel une traduction nouvelle du texte de Freud, dit « pré-psychoanalytique », *Zur Auffassung der Aphasien*.

1) Aux mêmes éditions, j'avais publié en mars 2008 un petit livre intitulé *De quoi est fait l'inconscient*¹ qui visait pour l'essentiel, même si son titre l'oblitére en partie, à traiter de la question de la « représentation » chez Freud. Et le plus long de ses chapitres, le huitième, était expressément consacré au commentaire d'un certain nombre de passages de cet essai de Freud, ne serait-ce que parce que celui-ci constitue le document principal pour quiconque essaie de comprendre quelque chose à l'usage abondant et jamais démenti que fait Freud ultérieurement de la notion de « représentation ». Freud, en effet, semble considérer en général que ce mot et ce qu'il connote vont de soi ; et c'est seulement dans son travail sur les aphasies qu'il le *problématise* et, du même geste, le met, pour la première fois, en place, provisoirement hors hypothèse de l'inconscient.

En même temps, j'avais fait remarquer dans mon livre, en un temps liminaire, que *le lexique allemand de la « représentation » est, à la différence de ce qui*

1. Fernand Cambon, *De quoi est fait l'inconscient*, Paris, Épel, 2008.

se passe en français, très éclaté, et j'avais déployé et analysé ledit lexique, notamment les substantifs *Vorstellung*, *Repräsentation* et *Vertretung* ainsi que les verbes afférents, la spécification du mot *Darstellung* étant d'une moindre portée. Or, page 69, j'écrivais, à propos de la traduction des *Aphasies* jusqu'ici disponible², ceci : « [...] ce qui est pertinent pour nous, à savoir le lexique de la *représentation*, s'y trouve complètement effacé, c'est-à-dire uniformément traduit par "représenter" et "représentation", sans aucun mot allemand entre parenthèses ». Je pense que le lecteur sera suffisamment persuadé par la traduction qui suit que confondre, surtout en certains passages, ce qui s'appelle chez Freud *Vorstellung* et *Repräsentation* conduirait à ne pas comprendre grand-chose au vif de ce qui est alors en jeu.

Cela dit, la question reste épineuse, puisque je ne vois pour ma part aucun moyen de distinguer en français les deux mots allemands à l'instant cités. J'ai donc opté, par nécessité, pour une solution qui a consisté à faire systématiquement suivre dans le texte les occurrences des mots « représentation » et « représenter », « présentation » et « présenter » aussi, du lexème présent dans l'original.

2) J'en viens à la seconde motivation de mon entreprise. Le premier traducteur, Claude Van Reeth, ne pouvait pas disposer d'une édition alle-

2. Sigmund Freud, *Contribution à la conception des aphasies. Une étude critique*, traduit par Claude Van Reeth, préface de Roland Kuhn, Paris, PUF, 1983.

mande récente du texte de Freud (1992), qui repose sur un travail proche d'une démarche historico-critique. (Le lecteur qui souhaiterait s'y reporter la trouvera facilement en livre de poche pour un prix modique.) Chacun mesurera sans doute tout le bénéfice nouveau qu'il peut tirer de la restitution de ce travail éditorial. Je décrirai précisément cet ouvrage dans la suite de cette présentation, donnant en même temps une sorte de mode d'emploi du présent livre.

L'ÉDITION ALLEMANDE

Ce livre est paru au Fischer Taschenbuch Verlag, à Francfort-sur-le-Main, en 1992.

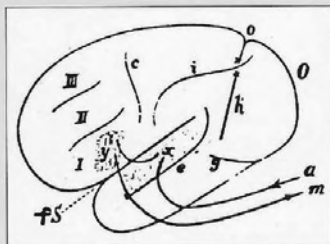
Voici l'histoire de cette édition. Paul Vogel, professeur de neurologie à l'université de Heidelberg, avait préparé à la fin des années 1960 et au début des années 1970 pour le S. Fischer Verlag une édition en quatre volumes des écrits prépsychanalytiques de Freud. Il mourut cependant avant d'avoir pu terminer ce travail. Quant à l'étude sur les aphasies, il eut encore le temps de rédiger un avertissement éditorial qui sera reproduit ci-après et quelques notes de bas de page.

Prenant le relais de Paul Vogel, c'est Ingeborg Meyer-Palmedo qui a assuré, pour la présente édition des *Aphasies*, les recherches bibliographiques et l'élaboration de l'appareil critique.

SIGMUND FREUD ZUR AUFFASSUNG DER APHASIEN

EINE KRITISCHE STUDIE

HERAUSGEGEBEN VON PAUL VOGEL
BEARBEITET VON INGEBORG MEYER-PALMEDO
EINLEITUNG VON WOLFGANG LEUSCHNER



PSYCHOLOGIE
FISCHER



QUELQUES PRÉCISIONS RELATIVES À LA PRÉSENTE ÉDITION FRANÇAISE

Pour l'essentiel, les principes d'édition de l'original allemand ont été respectés. Cependant, Épel ayant pris quelques options d'aménagement spécifiques, et une traduction obéissant parfois par nature à une autre logique que l'original, j'énumère ci-dessous les principaux traits du dispositif éditorial adopté, ce qui aidera aussi le lecteur dans son parcours.

1) Les notes de bas de page sont abondantes. Elles ont quatre origines différentes. Les notes de Freud (NF) sont souvent des indications bibliographiques. Dans ce cas, à l'instar de l'édition Fischer, nous avons conservé la typographie de l'original de Freud (éditions Franz Deuticke), qui peut comporter entre autres des ellipses ou abréviations. Le lecteur pourra consulter le libellé intégral et normé des ouvrages correspondants dans la bibliographie raisonnée finale.

Les notes de l'éditeur (NDE) sont pour une large part en rapport avec des citations que Freud insère dans son texte. On en conclut d'ailleurs que celui-ci *ne cite à peu près jamais exactement*. C'est du reste un constat qu'on peut faire quand on traduit quelque *corpus* de Freud que ce soit.

Concernant ce type de notes précis, j'ai procédé de la manière suivante :

– quand l'écart entre la citation de Freud et la lettre restituée de l'original est minime, je me suis contenté de reproduire le texte allemand, car la

réfraction supplémentaire de la traduction rendrait le tout opaque ;

- en revanche, quand il y a un véritable enjeu du côté du *signifié*, *a fortiori* quand l'éditeur allemand ajoute des citations contextuelles, j'ai traduit en français.

Bien sûr, on trouvera aussi des notes du traducteur (NDT).

Enfin, pour les raisons qui ont été évoquées un peu plus haut, certaines notes de bas de page émanent directement de Paul Vogel. Dans ce cas, elles sont spécifiées par (PV).

Il est à noter que, de manière générale, les interventions de l'éditeur (allemand) sont indiquées *entre crochets*. Seront donc encadrés par des crochets :

- les quelques mots allemands insérés dans le *corpus* par le traducteur ;
- les interventions de l'éditeur dans le *corpus* même, par exemple pour rectifier une date, un nombre, etc. transcrits de manière erronée par Freud.

Enfin, seront signalées aussi par des crochets *les interventions de l'éditeur dans des notes qui ne sont pas de lui* ! En fait, concernant l'appareil de notes, je me suis trouvé face à une complexité inhabituelle, de sorte que j'ai été parfois obligé de juxtaposer dans une même note une partie émanant de l'éditeur et une partie émanant d'une autre source. Encore une fois, quand ici l'intervention de l'éditeur est ponctuelle, je me suis contenté de la faire ressortir par des crochets.

Les notes de la partie de Wolfgang Leuschner sont autonomes et incluent la bibliographie de référence.

2) Dans l'édition originale freudienne, chaque page était surmontée d'un titre courant spécifique qui revenait à en résumer le contenu. Il va de soi que la pagination d'Épel ne peut être la même. En conséquence, et cette fois à l'instar de la traduction précédente des PUF, nous avons fait figurer la traduction des titres courants à la place où elle se trouvait dans l'original, mais, cette fois, en marge. Chaque titre courant est précédé d'un nombre qui correspond à la pagination originale de Freud. Celle-ci apparaissant en marge de l'édition Fischer, le lecteur désireux de confronter la présente traduction à l'original pourra s'aider de ce repère.

3) La bibliographie citée en annexe comporte tous les ouvrages cités par Freud lui-même ainsi que ceux qui figurent dans l'appareil de notes de l'éditeur.

4) L'habitude est en France de renvoyer, pour les références bibliographiques de Freud, aux *Gesammelte Werke* de Fischer, d'une part parce que c'est, jusqu'à ce jour en allemand, l'édition de Freud la moins incomplète, d'autre part parce que toutes les traductions récentes des PUF et la plupart des traductions parues chez Gallimard comportent très commodément en marge la pagination des *Gesammelte Werke*. La politique de l'édition allemande des *Aphasies* est différente : chaque fois que cela est

possible, les éditeurs renvoient à la *Studienausgabe*, à défaut à *d'autres éditions ponctuelles de poche*. Je pense qu'ils procèdent ainsi en premier lieu parce que les volumes de la *Studienausgabe* sont beaucoup moins onéreux que ceux des *Gesammelte Werke*, les volumes de poche *a fortiori*. À part cela, la *Studienausgabe* présente l'inconvénient d'être beaucoup plus incomplète que les *Gesammelte Werke* ; mais elle présente l'avantage de comporter un abondant appareil critique, largement démarqué de la *Standard Edition*.

Me conformant à l'habitude française, j'ai renvoyé, chaque fois que c'était possible, aux *Gesammelte Werke*. Je n'ai fait référence à la *Studienausgabe* que quand l'éditeur allemand prenait en compte son appareil critique.

Bien sûr, dès lors qu'un écrit de Freud ne figure que dans le *Nachtragsband* des *Gesammelte Werke*, tout le monde est logé à la même enseigne.

5) L'éditeur allemand fait remarquer que, quand il a pris le parti de renvoyer dans ses notes à des passages d'autres œuvres de Freud, c'était seulement dans deux cas précis : quand Freud lui-même y fait expressément référence aux *Aphasies*, ou quand des liens terminologiques sautent aux yeux.

QUELQUES REMARQUES SUR LA TRADUCTION

Dans la « notice éditoriale » du livre *De quoi est fait l'inconscient*, j'écrivais ceci : « Il ne s'agit pas véritablement de proposer des traductions nouvelles.

Mes transcriptions relèveraient parfois plutôt de la glose. L'acte de traduction comme tel est avant tout un problème de décision ; il est un geste qui s'inscrit dans un certain mouvement et s'en soutient. » Dont « acte ». Je veux dire que quiconque s'aviserait de confronter la traduction de certains passages des *Aphasies* dans *De quoi est fait l'inconscient* avec la traduction des mêmes passages dans le *corpus* qui suit ne manquerait pas de noter parfois des divergences notables. C'est quelque chose que j'assume tout à fait, la dynamique globale produisant d'autres effets que des interventions émiettées.

On va vérifier cela tout de suite dans le *titre* finalement retenu, *Pour concevoir les aphasies*, qui fait rupture avec l'option antérieure reçue. Quand un titre allemand commence par la préposition *zu*, celle-ci peut hésiter entre deux sens : ou bien « au sujet, à propos de » ou bien un sens *final*. Ici, tout à la fois, Freud expose, discute et critique des conceptions antérieures, et il avance sa propre conception, nouvelle. « Contribution à » présentait peut-être l'avantage d'ouvrir cet éventail. Mais c'est un éventail un peu encombrant, et très peu littéral. Mon choix s'appuie sur deux considérations :

- 1) Rien n'interdit d'entendre *Auffassung* en deux sens, comme la plupart des substantifs allemands qui se terminent par *-ung*. D'une part un concept-résultat : telle ou telle « conception » énonçable et constituée ; d'autre part, un concept qu'on pourra qualifier de « processuel » : soit l'acte de concevoir (de telle ou telle façon). Il est donc

loisible de privilégier le second, ce qui n'implique pas d'exclure le premier.

- 2) On peut tout à fait établir un parallèle entre le tour *Zur Auffassung der Aphasien* et celui auquel Freud eut recours bien plus tard : *Zur Einführung des Narzissmus*. On traduit à juste titre le second par *Pour introduire le narcissisme* ; et nul n'y objecte. On peut donc tableer là sur une bonne cohérence de l'idiome freudien.

Dans ce qui suit maintenant, qu'on n'attende pas un glossaire. En effet, cet essai prépsychanalytique ne confronte pas pour l'essentiel le traducteur à des problèmes d'ordre proprement *terminologique*, tels qu'ils ne manquent pas de se poser en revanche dans le *corpus* ultérieur de Freud.

Touchant un texte où il est question de troubles du langage, il peut convenir de parler d'abord des mots *Sprache* et *Wort*, pour rappeler qu'à la différence du français, l'allemand n'a pas de mots pour distinguer d'une part « langue » et « langage », d'autre part « mot » et « parole ». Bien sûr, comme dans l'allemand en général, le contexte permet, dans le *corpus* qui suit, de repérer sans équivoque les occurrences où il convient de traduire *Sprache* par langue (telle ou telle langue) ou par langage. En revanche, si j'ai été amené à traduire le plus souvent *Wort* par « mot », j'ai dû me rendre à l'évidence que le texte des *Aphasies* invitait à peu près toujours à traduire *das Sprechen* par « la parole ». Il s'agit là d'un infinitif substantivé, « le parler », qui signifie chaque fois « la parole en acte », l'« acte de

parole » ; et ainsi se trouve suggéré à rebours un moyen éventuel de traduire parfois en allemand le mot français « parole » sans l'équivoque de *Wort*.

Dans ce même registre électif de la parole, on rencontre souvent dans le *corpus* le mot *nachsprechen*, parfois sous la forme substantivée *das Nachsprechen*. Si je dis à l'impératif : *Sprich mir nach*, cela se traduira par : « Répète après moi ». C'est là un exercice fréquent dans le contexte aphasique. Ici, le préverbe *nach-* condense ses deux valences principales : « après » et « d'après », soit « à l'imitation de ». J'ai souvent traduit *das Nachsprechen* par « la répétition de l'entendu ». Quand le contexte était porteur, je me suis contenté de traduire le verbe par « répéter ». Restait alors la question de savoir comment traduire *wiederholen*, quand ce verbe ultra-freudien apparaissait de-ci de-là. Bien sûr, dans un contexte psychanalytique, il faudrait ne pas manquer « répéter ». Mais, dans les *Aphasies*, cela n'a aucune pertinence. Par exception donc, j'ai systématiquement traduit ici *wiederholen* par « réitérer ». Et cela a été toujours possible.

Un mot revient dans le *corpus* des *Aphasies* avec une grande fréquence : *der Klang*, que je rends généralement par « sonorité », par « sonore » quand il constitue le premier élément d'un mot composé. J'ai été frappé par le fait que le mot *der Laut* n'apparaissait dans tout le *corpus* que *deux fois*, à la page 33 et dans la légende du schéma n° 2 (p. 36). Or, il y est employé très précisément dans le sens que nous donnons aujourd'hui au mot « phonème ». Je n'ai

donc pas hésité, bien que le mot *Laut* fasse aussi partie de la langue tout à fait courante. Cela dit, « phonème » n'est pas un anachronisme puisque le *Petit Robert* date sa première apparition de 1873. Il faut en outre signaler que l'allemand dispose pour dire « le son » d'une très riche palette lexicale, dont Freud n'a pas l'équivalent.

Je rappelle brièvement ici l'enjeu et les termes du lexique de la « représentation ». Le verbe *darstellen*, qui n'admet qu'un objet à l'accusatif, connote ce que j'appelle une représentation « isomorphe », c'est-à-dire qui offre une similitude avec l'objet « représenté ». C'est par exemple le cas d'une carte de géographie qui représente la France. On traduit ordinairement *darstellen* par « présenter » ou « représenter ». À l'opposé si l'on veut, *vertreten*, que je qualifie de représenter « non-isomorphe », s'appliquerait, par exemple, à un ministre qui « représente » la France. *Vorstellen* tend vers l'isomorphisme, à ceci près que ce verbe est le plus souvent associé à un réfléchi *sich* : « se représenter (quelque chose) », ce qui lui confère une dimension subjective, donc « psychologique ». Quant à *repräsentieren*, on peut considérer qu'il est en gros un doublet de *vertreten*.

Chacun de ces verbes est assorti d'un substantif correspondant. Des nécessités contextuelles m'ont amené à traduire parfois *vertreten* par « correspondre à » (p. 104), *Vertretung* par « substitution » (p. 119, 154-155). Enfin, il arrive que *vertreten* signifie « défendre (une opinion, thèse, etc.) » : cf. p. 105, 196.

Le lecteur pourra s'étonner que je signale *vorstellen* et *Vorstellung* entre crochets *en toute occasion*, c'est-à-dire y compris quand ces deux mots sont employés par Freud dans des contextes tout à fait triviaux. C'est que mes investigations me portent de plus en plus depuis un certain temps à explorer en allemand les rapports entre langue naturelle et langue théorique, à analyser comment, en de nombreux cas, des mots de la langue triviale ont été élevés au rang de concepts, ce qui est beaucoup plus fréquent qu'en français, où les deux registres sont souvent hétérogènes. Il me paraît donc essentiel de faire toucher cela du doigt à un francophone chaque fois que c'est possible.

Je procède de la même façon avec les occurrences, y compris triviales, du verbe *versagen*, qu'on traduit tantôt par « défaillir, flancher », soit, très problématiquement, par « frustrer ».

Tout traducteur de l'allemand théorique se trouve confronté un jour à l'impossible de distinguer les mots *Objekt* et *Gegenstand*, qui signifient tous les deux « objet ». Disons que, dans le *corpus* des *Aphasies*, c'est plutôt *Objekt* qui fait concept. J'ai, dans cette traduction, pris le parti de noter *Gegenstand* entre crochets chaque fois qu'« objet » équivaut à ce mot.

De même, tout traducteur de l'allemand théorique est régulièrement confronté à la difficulté de traduire le mot *Bedeutung*, qui condense souvent les sens « importance » et « signification ». Dans ce *corpus*, il prend fréquemment le sens frégéen précis de

« référence », sans qu'il soit évidemment possible de le faire passer dans la traduction. En revanche, je me suis souvent dit avec surprise que la meilleure traduction en certaines occurrences eût été « fonction », ce qui était malheureusement interdit, vu par ailleurs la fréquence des occurrences de *Funktion* et l'importance de la problématique du « fonctionnel » dans le texte (cf. Wolfgang Leuschner).

Toutes les fois que j'ai pu, j'ai rendu *Bahn* par « voie » et *Weg* par « chemin », non que cette distinction soit sémantiquement essentielle, mais plutôt par souci de cohérence dans la fidélité à l'original. On peut souligner au passage que ces deux notions sont distinctes de *Bahnung*, concept axial de l'*Esquisse*, où il est rendu par « frayage ».

Pendant du « langage », tout ce qui touche au « cerveau » est évidemment essentiel à cet ouvrage. Or, traduisant, j'ai été contraint de porter une attention plus soutenue que d'habitude à tout le lexique « cérébral » allemand. Ce qui m'y a obligé, sans échappatoire possible, c'est la section V où Freud fait état des descriptions anatomiques de *Meynert*. Cela requiert d'éclaircir ce qui n'est pas très clair dans la langue, et surtout dans l'usage. Si l'on consulte un dictionnaire franco-allemand à la rubrique « cerveau », on trouvera proposés les équivalents *Hirn* et *Gehirn*, sans que d'ailleurs la distinction soit jamais nette entre les deux. Avant de poursuivre, je dois préciser ici sur le fond qu'en toute rigueur, en français, le « cerveau » n'est qu'une partie, la principale, de ce qui s'appelle proprement

l'« encéphale », et que le *Petit Robert* définit ainsi : « ensemble des centres nerveux contenus dans la cavité crânienne, comprenant le cerveau et ses annexes (cervelet, bulbe rachidien, protubérance annulaire, pédoncules cérébraux et cérébelleux) ». Or, en allemand, d'une part, le mot *Encephalon* est d'un usage savant très rare, et, d'autre part, contextes à l'appui, l'usage ne fait pas de distinction précise quant aux significations possibles de *(Ge)hirn* : tantôt « cerveau », tantôt « encéphale ». Dans le livre de Freud, pas une fois *Encephalon*. On peut traduire longtemps sans lever cette équivoque, à ceci près qu'à la section V, ce cap n'est plus tenable si l'on veut écrire un texte intelligible. J'ai donc été obligé d'introduire au moins ici le mot « encéphale ». Du reste, et Meynert et Freud étaient alors de leur côté contraints de spécifier lexicalement le cerveau par *Großhirn*, qui s'oppose à *Kleinhirn*, lequel désigne le « cervelet ».

Dernier point problématique. On connaît le goût avoué du styliste Freud pour l'évitement des répétitions et donc son recours systématique à tout un éventail de synonymes. À *Broca-Stelle*, *Wernicke-Stelle*, l'usage fait correspondre : « aire de Broca, de Wernicke, etc. ». *Stelle* sera donc dans ce livre, quand il s'agira d'anatomie, « aire ». Mais, de-ci de-là, Freud use par ailleurs d'une *batterie de quatre autres mots* pour désigner diverses aires corticales. Ma conviction est que ces variations ne sont pas vraiment dictées par la science, par des signifiés discrets, mais plutôt par son goût des variantes lexi-

cales. Moyennant quoi, toujours par fidélité à l'original, j'ai régulièrement fait correspondre à *Bezirk* « zone », à *Region* « région », à *Gebiet* « domaine », à *Feld* « champ ».

Outre les éditeurs, qui m'ont apporté leur précieux concours, je tiens à remercier tout particulièrement Jean-Pol Tassin, directeur de recherche à l'Inserm, qui a bien voulu vérifier de bout en bout la pertinence du lexique neurologique mis en œuvre.

Fernand Cambon